

La face-B obscure

« *La chance est la forme laïque du miracle.* »

Paul Guth

Fernand se garait toujours à la même place quand il arrivait à l'usine, à l'emplacement 55X. Il descendait de sa voiture, se fumait une cigarette en traversant le parking sur le chemin entre sa portière et l'entrée des vestiaires, avant de saluer les collègues. D'un pas dynamique, il se rendait ensuite devant le *tapis roulant* de la production afin d'effectuer son travail.

La tâche de Fernand était toujours la même. Il devait retourner les pièces défilant devant ses yeux lorsqu'elles n'étaient pas dans le bon sens. L'expérience acquise dans cette mission lui permettait de détecter très facilement les objets incorrectement disposés et les mettre à l'endroit afin que ceux-ci ne bloquent pas les machines-outils. En effet, si un élément est positionné de la mauvaise façon sur le tapis roulant, la suite de la chaîne peut se retrouver entièrement bloquée. Les ingénieurs surveillants aiment à rappeler qu'une seule anomalie peut détruire toute la production et qu'une multitude est à même d'abimer irrémédiablement l'ensemble de la machinerie. Dès lors, les ouvriers accordent une importance particulière au placement des éléments qu'ils traitent.

Ce matin du 8 septembre, l'esprit de Fernand divaguait légèrement. Il se projetait déjà dans l'entretien qu'il devait tenir avec la direction à 11h.

Monsieur Fabrile, le directeur de la fabrique était un petit homme mince au visage affaissé par ce qui semblait être une vie entière dédiée à la réflexion. Pour ce dirigeant consciencieux, réfléchir ne correspondait nullement aux errements métaphysiques des philosophes ni aux pérégrinations esthétiques des poètes mais plutôt aux optimisations méthodiques des industriels. En cela, il rejoignait en aspiration des hommes comme Fernand et ses collègues, qui à force de travailler comme des robots ne rêvaient plus à rien d'autre qu'au nécessaire assouvissement de leurs désirs primaires : manger, dormir & l'attention des femmes.

A 10h50, Fernand quitta son engin de production et se mit en direction du bureau du management. Il s'agissait d'une grande salle, surplombant le plateau, entièrement entourée de vitres dont les stores vénitiens en aluminium étaient à même de préserver la discrétion des meetings. Au milieu de la pièce, un bureau en bois, du genre industriel, voyait sur son plateau s'accumuler une impressionnante pile de dossiers. Monsieur Fabrile admirait avec attention des

feuilles dont la chemise rouge vif témoignait de l'importance. Lorsque Fernand entra, il le salua sans décrocher de sa lecture et lui fit signe de s'asseoir. Ainsi, le directeur acheva sa minutieuse analyse cinq minutes durant ; avant d'accorder un regard à son employé qui semblait dire : « Je vous écoute ».

– Monsieur, j'aimerais vous demander des congés durant le mois de décembre prochain. Ma femme voudrait retourner au Portugal pour y voir sa famille, nous n'avons pas fait de retour au pays depuis des années.

– J'en suis désolé, monsieur Garcia mais je ne peux absolument pas vous l'accorder. Le mois de décembre est la période la plus importante de l'année pour notre activité et votre efficacité remarquable serait une absence préjudiciable à la rentabilité de notre entreprise. Vous allez devoir reporter votre voyage.

– Mais ... C'est absurde ! Si je suis un employé efficace et exemplaire, ma requête devrait être satisfaite, surtout qu'elle me semble raisonnable !

Fabrile ne répondit rien et se gratta le menton un instant avant de s'adosser de tout son poids sur sa chaise. Il réfléchissait à une alternative. Il se redressa soudainement, et s'approcha d'un tableau sur lequel était collée une multitude de Post-It. Des roses, des oranges, des bleus, des verts, des jaunes, tous d'une teinte fluorescente. Chaque couleur désignait une activité et l'emplacement de chacun de ces papiers collants faisant référence à un maillon du processus de production. On appelait ce genre de chose : un *logigramme en Visual Management*. Fernand n'y comprenait rien. Le directeur admira la fresque pendant deux longues minutes avant d'exposer le résultat de sa méditation.

– Désolé monsieur Garcia, ce n'est vraiment pas possible pour le mois de décembre.

Il se tut l'espace d'un instant et prononça ce mot : « Impossible ».

L'ouvrier ne savait pas quoi répondre, il ne comprenait rien. Ne pouvait-il pas faire appel à un intérimaire ? Ou réorganiser l'équipe pour que quelqu'un effectue son travail durant son absence ?

– Je ne comprends pas ... Aucune solution n'est envisageable ? Ma femme va être furieuse.

– Aucune. La bonne cadence est essentielle pour réussir cette fin d'exercice, nous sommes loin d'avoir atteint nos objectifs annuels, monsieur Garcia. Toute l'équipe compte sur vous.

Fernand resta sans voix. Il avait l'impression de cauchemarder. Ces entretiens avec le directeur se montraient souvent pénibles, voire presque un supplice, mais celui-ci dépassait en horreur et en intensité tout ce qu'il avait connu auparavant. Comment un employé aussi insignifiant que lui pouvait être retenu comme le serait un maillon essentiel ? Il ne faisait que

retourner des galettes de PVC sur un tapis roulant. Tout cet enfermement était hors de proportion.

Il se résigna et dit :

– Merci pour votre temps, monsieur le directeur.

– Je vous en prie, monsieur Garcia. Veuillez me pardonner de ne pas pouvoir accéder à votre requête, j’ai fait tout mon possible.

– Je veux bien le croire ...

Fernand prononça cette phrase comme un automate mais il n’en croyait pas un mot, le directeur n’avait rien fait pour que sa demande aboutisse. Il quitta la pièce et retourna vers le tapis de production, l’esprit hagard, encore hébété par l’incongruité de l’échange qu’il venait d’avoir.

Sur la machinerie les rondelles de plastique passaient par centaine chaque seconde, et environ 10% de ces objets n’étaient pas dans le bon sens. Fernand retournait chaque rondelle machinalement en méditant aux options qu’il avait encore en sa possession pour partir vers la terre de ses ancêtres au mois de décembre. Son étude des possibilités pour quitter la France s’entremêlait avec une rêverie portugaise où il se voyait avec sa femme et ses filles sirotant une Super Bock devant un concert de Fado. L’esprit ailleurs, il laissa passer une pièce dans le mauvais sens et précipita sa main vers l’énorme bouton rouge qui permettait d’arrêter la machine. Il n’appuya cependant pas sur l’interrupteur et attendit de voir l’élément problématique voyager jusqu’à la partie suivante de la chaîne de production. Il était curieux de voir les conséquences d’une insuffisance de sa part. Rien ne se passa. Aucun cri plus en aval du processus, aucun branle-bas de combat retentissant sur le plateau. Il n’en fut pas vraiment surpris. Une alarme retentit en effet cinq minutes après l’incident mais elle ne faisait que signaler l’heure de midi et le déjeuner des employés. Il appuya sur le buzzer pour arrêter le tapis.

A la cantine, depuis trois semaines, il se privait de viande afin de diminuer ses frais de restauration et d’économiser pour son voyage. Le stand dit de la *boucherie* proposait le plat que Fernand consommait quasiment tous les jours, le steak-frite à 2 euros 76. Depuis qu’il était une sorte de végétarien par l’obligation morale de garder ses finances saines, il ne prenait plus que les frites à 76 centimes ; avec un yaourt nature à 36 centimes. Avec les réductions accordées au personnel de l’entreprise, il pouvait ainsi manger pour 1 euro 12. Il s’agissait de son moment favori de la journée. D’habitude, il rejoignait ses collègues et discutait des gosses, de bagnole, du football puis Marcel parlait des gonzzesses. Ne sachant pas réellement pourquoi, Fernand alla, ce jour du 8 septembre, s’asseoir tout seul à une table. Il ruminait son désespoir de ne pas

pouvoir aller au Portugal, il imaginait déjà la scène où il annonçait la nouvelle à sa femme et voyait déjà son visage colérique. Se représenter cette situation future faisait sourire Fernand ; car il trouvait Martha très belle lorsqu'elle était prise par la rage ; parfois, il faisait l'amour avec beaucoup de passion à la suite de ces disputes de ménage. En attendant, il lui fallait trouver une solution. Il trempait alors mollement et dénué de conviction ses frites dans la mayonnaise sans que la moindre idée de comment résoudre ce problème ne lui vint. Son esprit était tellement hagard et confus qu'il oublia de sucrer son yaourt nature avant de le manger. Il rendit son plateau et quitta la cantine.

A la machine à café, il ne put éviter le contact avec ses collègues et échangea quelques banalités. Un des membres de la section B07X86 lui demanda :

- Tu n'avais pas un entretien avec Fabrile, ce matin ?
- Si, mais il a reporté l'entretien, il n'était pas disponible finalement, mentit Fernand.

Son camarade le crut sans difficulté tant cela était crédible. Fernand le regarda dans les yeux un petit moment, ne rompant pas le silence, il attendait que son interlocuteur s'exprime. Ce qu'il fit.

- Bon, c'est pas le tout mais faut retourner au turbin, il est l'heure.

Ils jetèrent leurs gobelets dans la poubelle prévue à cet effet – elle affichait : « Ici, vous pouvez jeter vos gobelets ☺ » - et se rendirent devant leurs machines respectives.

Durant toute la première moitié de l'après-midi, Fernand effectua son travail avec constance et sérieux, chaque petite galette de plastique étaient retournées avec méticulosité et exhaustivité. Deux heures passèrent ainsi, sans qu'aucun incident ne soit à déplorer.

Il prit un café seul à 16h. Tout en buvant, Fernand regardait les réseaux sociaux sur son téléphone, Facebook notamment. Il y voyait des photos de sa fille avec son copain. Il ne l'aimait pas beaucoup. Christophe portait une boucle d'oreille et conduisait trop vite ; selon lui, une fille de 16 ans ne devrait pas avoir de copain mais sa femme lui avait strictement défendu de prononcer le moindre discours paternaliste. En rangeant son smartphone dans sa poche, il rata l'ouverture et l'appareil tomba face au sol. La chute se montra fatale pour la vitre ! l'écran était entièrement fracassé ! « Ah putain de bordel de merde ... Fais chier, merde ! ». Il venait d'hurler dans la salle de pause. Fernand reprit un peu de son sang-froid. Il marmonna sur le chemin de la machine à café vers celle de son travail, des vulgarités et des imprécations contre la bonne fortune tel que : « Fais chier putain... quelle journée de merde... putain de bordel... j'ai tellement pas de cul... merde, merde, merde ! ».

Une fois de retour devant son établi, Fernand ne pensait plus qu'aux LED brisée de son Samsung, à Christophe et Rebecca, à ses vacances au Portugal qui ne se feraient pas. Son esprit

était ailleurs. Il se demandait pourquoi il faisait tout ça. Se lever le matin, conduire sa Ford Mondéo jusqu'à l'usine, retourner les petites tartelettes. S'il arrêta de faire ces choses, le monde continuerait de tourner. En réalité, rien de tout cela n'avait beaucoup d'importance, estima-t-il soudainement. Il murmura « ma vie est insignifiante ... ». C'est à ce moment précis qu'il arrêta de retourner les pièces. Des dizaines d'objets filèrent vers les parties suivantes de la chaîne de production sans être dans le bon sens. Cinq minutes après avoir arrêté de faire son travail, il entendit dans les maillons en aval du processus de confection : « Mais putain, c'est quoi ce bordel là ?! ». Fernand se précipita alors vers le tapis roulant de sa machine et se mit à disposer toutes les pièces dans le mauvais sens. Les ingénieurs évaluaient les pièces *régulières* arrivant devant les mains de Fernand à 90% et les *anomalies* à 10%. Cela voulait dire qu'il devait retourner 10% des objets pour bien accomplir son travail ; et 90% pour mal le faire. Toutes les petites galettes se retournaient comme des crêpes ou des steaks-hachés, le geste de Fernand témoignait d'une grande adresse à l'œuvre. Il effectuait cette tâche depuis tant d'années qu'il pouvait retourner les pièces *régulières* dans le mauvais avec une efficacité prodigieuse. Cinq minutes après le début de son sabotage, les cris se multiplièrent sur le plateau et un ingénieur cria « Arrêtez tout ! Alerte générale ! Ça va péter la machine ! Arrêtez-moi cette merde ! ». L'ensemble de l'usine s'immobilisa dans un bruit lent.

Ce jour-là, les ouvriers rentrèrent tous chez eux avec deux heures d'avance. Le soir du 8 septembre, Fernand ne dit rien à sa femme pour le Portugal.

Quand il revint sur son lieu de travail le lendemain, le staff technique annonça que la chaîne de production était complètement foutue, qu'il ne pourrait pas faire repartir l'activité avant cinq mois. Selon eux, le délai pour que les Allemands manufacturent et livrent des nouvelles machines-outils allait courir jusqu'au mois de janvier de l'année d'après. Monsieur Fabrice avertit également ses employés qu'une enquête allait être diligentée afin de déterminer les causes réelles de l'accident, que l'assureur l'exigeait ; tout le personnel de l'usine était désormais au chômage technique et jusqu'à nouvel ordre. Il semblait furieux et dépité. A la fin de son discours, il affirma qu'il ne pouvait pas garantir que l'usine survive à une telle catastrophe.

À la suite de ces annonces étonnantes, Fernand se posa sur le siège en velours de sa Mondéo et lança l'autoradio pour y jouer une musique d'Amália Rodrigues intitulée Fado Português. Il s'alluma une Philip-Morris pour accompagner le chant lascif de la chanteuse.

Il bronza tranquillement sur une plage de Faro lorsqu'il reçut un message sur What's App. *Ils ont trouvé qui avait bousillé la machine, c'était Bernard. Ils l'ont viré directos.*

Apparemment, il va avoir des emmerdes avec les flics aussi ... Dingue ! Fernand saisit alors une Sagrès dans sa glacière et émit un grand ouf de soulagement. Il venait d'avoir le beurre, l'argent du beurre et le cul de la crémière.